



# LA PART SAUVAGE DU MONDE

Virginie Maris

Penser la nature dans l'Anthropocène





# LA PART SAUVAGE DU MONDE



Virginie Maris

# **LA PART SAUVAGE DU MONDE**

Penser la nature dans l'Anthropocène

Éditions du Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

ISBN 978-2-02-133257-5

© Éditions du Seuil, septembre 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## INTRODUCTION

Il y a trente ans, on annonçait « la fin de la nature<sup>1</sup> ». Dix ans plus tard, ce nouvel âge de la Terre recevait un nom : l'Anthropocène. Cette époque signe la pleine responsabilité des humains sur l'avenir de la planète. L'Anthropocène serait le temps de l'artifice total. Les paysages, les océans et l'atmosphère ne sont plus la toile de fond transcendante et immuable des activités humaines. Ils en sont devenus un sous-produit accidentel qu'il convient de gérer rationnellement. Et ce constat prend des allures autoréalisatrices : la nature est morte donc tuons la nature. Il n'y a plus lieu de préserver, de conserver, de protéger. L'heure est à la conception et à la gestion d'un environnement utile et durable. La Terre serait entre nos mains et c'est en architectes responsables qu'il nous faudrait la concevoir.

Il s'agit là d'un récit, finalement assez éculé : la triste répétition d'un vieux fantasme de toute-puissance qu'une série de courbes (la grande accélération<sup>2</sup>) et de schémas (les

limites planétaires<sup>3</sup>) illustrent de façon nouvelle. Cependant, les plantes poursuivent leur vie de plantes, et que nous nommions aujourd'hui « stockage de carbone » ce que l'on appelait hier « photosynthèse » ne change pas fondamentalement leur façon d'être. Les loups chassent toujours en meute et les martinets suivent leur vie aérienne sans se soucier vraiment de ce que nous faisons sous leurs ailes. Les humains eux-mêmes, aujourd'hui comme hier, ont besoin d'air, d'eau, de nourriture, de repos et d'amitié. Le monde a changé, certes, mais ce qui faisait le monde d'avant n'a pas disparu, loin de là. La gravité, la conservation de l'énergie ou la sélection naturelle continuent de structurer le monde de l'Anthropocène. D'autres forces se sont ajoutées, mais l'ère de l'humain ne s'écrit pas sur une page blanche.

À l'encontre du pronostic fatal sur la fin de la nature, nous souhaitons défendre l'idée que la nature demeure : non pas seulement la « Nature » – avec un « N » majuscule –, grand tout éternel qui ne disparaîtrait qu'à la faveur d'une fin du monde apocalyptique, mais aussi la nature conçue comme cette part du monde que nous n'avons pas créée, la nature sauvage, indocile. Il s'agira de réinvestir ce que Clément Rosset qualifie de « vieux préjugé naturaliste » : « l'idée selon laquelle gît une obscure différence, invisible mais essentielle, entre ce qui se fait tout seul (nature) et ce qui se produit, se fabrique (artifice)<sup>4</sup> ». L'enjeu n'est évidemment pas de le réhabiliter en son état de « vieux préjugé », mais d'interroger la façon dont la condition contemporaine, notamment



l'extension globale de l'artifice sous-entendue par les discours de l'« Anthropocène », permet encore de penser et de valoriser une nature irrémédiablement étrangère aux finalités humaines. Cette « différence obscure » que raille Clément Rosset, nous en ferons notre lanterne pour trouver la voie et la forme d'une reconnaissance de cette nature qui se fait sans nous, autre, extérieure, autonome.

Sans le qualifier davantage pour l'instant, le sujet de cette enquête sera donc *la part sauvage du monde*. Les animaux que nous n'avons pas domestiqués, les terres que nous n'avons pas rendues productives. Il s'agit de lieux, d'êtres, mais aussi de processus qui échappent au contrôle : certains parce que nous avons intentionnellement décidé de les « mettre à part » pour en préserver le caractère naturel, d'autres que nous avons délaissés faute d'intérêt ou qui se sont avérés récalcitrants à notre emprise. Alors, une fois cela dit, la première évidence est que le sauvage est partout. C'est le petit campagnol qui se fraye un chemin à travers les rangées de maïs tirées au cordeau ; c'est la bande de charbonnerets élégants qui chaque hiver revient faire une orgie de graines de tournesol dans les mangeoires du jardin ; c'est la couleuvre qui dort, paisible, au bord du canal ; les pissenlits qui transpercent le bitume ; et le faucon crécerelle qui niche au sommet de Notre-Dame. C'est peut-être aussi une part de nous-même, archaïque, vitale.

Mais partir de ces petits interstices épargnés par le développement humain pour penser le sauvage, c'est un peu

comme découvrir un nouveau pays en arpentant les couloirs du métro de sa capitale. Notre pari, c'est que pour reconnaître et respecter la part sauvage du monde, y compris dans ses manifestations les plus quotidiennes, il faut l'envisager d'emblée dans sa plus grande altérité. Il faut imaginer les échos du cerf qui brame dans le soir tombant sur les bois de la forêt de Bialowieza, les nuées de grues cendrées remontant vers le nord, le vol d'un aigle royal au-dessus du massif des Écrins. Il faut avoir vu cela, ne serait-ce qu'en pensée, ne serait-ce qu'en rêve, pour ne pas se laisser convaincre par ceux qui assurent que la nature est morte et que le mieux qu'il nous reste à faire, pour nous et pour la planète, serait de jardiner intelligemment un monde devenu totalement nôtre.

Dans la visée directe de notre réflexion, on trouvera donc ces lieux et ces entités emblématiques du monde sauvage : parcs naturels, espèces protégées, océans... La question que l'on entend poser prend alors des allures tautologiques : qu'est-ce que la nature que l'on protège lorsqu'on protège la nature ? Pour pallier les difficultés conceptuelles que soulève la notion de « nature », mais peut-être aussi pour divertir quelque temps l'attention de l'implacable destruction qui se déroule sous nos yeux, cette mission s'est vue à plusieurs reprises requalifiée. On a cessé de parler de nature pour parler de biodiversité, puis, plus récemment, on s'est intéressé aux services écosystémiques. Nous avons nous-mêmes eu du mal à choisir le terme juste pour désigner cette part sauvage du monde qui nous intéresse. L'anglicisme « *wilderness* »

semblait tout approprié, mais il embarque avec lui une histoire et une littérature dont nous voulons nous affranchir. Nous aurions pu, comme l'ont suggéré certains auteurs anglo-saxons, réactualiser le terme de « *wildness* », qui reprend l'idée du sauvage mais, la déleste de ses relents colonialistes. Nous aurions pu construire son pendant français et parler de « sauvageté », ou, pour éviter le néologisme, utiliser « sauvagerie », voire simplement le « sauvage » ; nous aurions pu choisir des expressions plus explicites comme « nature sauvage », « nature férale » ou encore « monde sauvage ». Mais nous avons décidé de garder le mot « nature ». Parce qu'il est là, disponible, alors que les protecteurs de la nature eux-mêmes l'ont délaissé ; parce que c'est le mot qui vient « naturellement » à l'esprit quand on pense à la « nature » ; et aussi parce qu'il porte avec lui une histoire riche que nous allons explorer pour tirer le meilleur de ce qu'il évoque déjà.

Notre projet s'inscrit, avec d'autres, dans la recherche d'un antidote à ce que Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz décrivent comme un corollaire des discours anthropocéniques : « l'humanité abolissant la Terre comme altérité naturelle, pour l'investir entièrement et la transformer en une technonature, en une Terre entièrement traversée par l'agir humain<sup>5</sup> ». Par des pistes différentes, nous souhaitons, comme le suggère Frédéric Neyrat dans son « écologie de la séparation<sup>6</sup> », poser quelques balises pour (re)trouver le chemin de la séparation et de la limite dans un monde hyperconnecté, où les êtres et les milieux semblent si intriqués

les uns aux autres que l'idée même d'existences sauvages et extérieures à nous devient audacieuse.

Se dé-lier un peu, se délimiter, retrouver ses contours, voilà notre proposition. Nous avons conscience de cheminer d'un pas mal assuré sur un sentier bordé de deux précipices : d'un côté, un réalisme naïf qui persiste à croire que le monde est monde, indépendamment de nous et que les scientifiques, désintéressés, ne font que lever le voile sur quelques vérités éternelles que nous cacherait la nature. De l'autre, un naturalisme moral réactionnaire, qui par opportunisme convoque la nature et l'ordre des choses pour définir la bonne façon de vivre, d'aimer, de jouir ou de faire des enfants. Nous prenons néanmoins le risque de la traversée, rassurée par ce que d'autres avant nous ont réussi le passage, associant leur défense du sauvage à un projet d'ouverture à l'autre, de critique du capitalisme<sup>7</sup> et d'émancipation<sup>8</sup>.

Une autre difficulté de cette entreprise, c'est qu'elle nous force à prendre nos distances avec des alliés et des amis, qui s'occupent du vivre-ensemble plus que de la séparation. Ceux qui inventent de nouvelles diplomaties interspécifiques, ceux qui se soucient des friches et des villes ou soutiennent une paysannerie durable, ceux qui défendent des façons plus douces de « faire avec » la nature. Il n'est évidemment pas question de disqualifier ces chantiers, mais de montrer qu'ils ont besoin de l'horizon sauvage que nous voulons défendre. Il faut trouver des façons d'interagir avec la nature sans que cela soit toujours aux dépens des autres espèces, que nos

villes deviennent accueillantes, que nos champs ne soient plus le théâtre des opérations d'un biocide permanent. Il faut savoir habiter mieux la Terre, plus sobrement, avec davantage de bienveillance pour les vivants non humains et de soin pour les paysages. Mais il faut peut-être aussi accepter de se limiter, restreindre notre territoire. Ce livre n'est pas un plaidoyer contre la cohabitation, mais contre l'habitation totale. Il invite à borner l'empire humain, sans rien nier de l'importance qu'il y a à faire de cet empire un lieu de respect et d'épanouissement pour les humains et pour les non-humains.

L'idée que la Terre tout entière s'étende, disponible, habitable, appropriable, est une idée si étrange qu'elle pourrait être le produit d'un esprit malade, enfermé dans un délire solipsiste. Comment ça ? À vous, les hauts sommets des Alpes ? Vous qui n'êtes pas même capables de les gravir. À vous, les fonds marins, les barrières de corail, les bancs de morues qui frayent dans les eaux froides de Terre-Neuve ? À vous, le mistral violent qui balaye les steppes de la Crau ? Avez-vous déjà vu un lynx glisser la nuit entre les sapins enneigés du Jura ? Nul doute qu'il était alors chez lui et non chez vous, qu'il habitait ces bois d'une façon qui vous sera à jamais étrangère.

Il semble si manifeste que nous ne sommes pas chez nous partout qu'il est difficile de trouver des arguments pour le démontrer. Nous partageons la Terre avec d'innombrables autres vies, certaines capables de se ménager une place parmi

nous, d'autres franchement hostiles et sans la moindre intention de nous prendre pour colocataires, d'autres encore indifférentes, pouvant selon les circonstances nous fuir ou nous rechercher. Mais à cette évidence, on répond par une autre évidence : mais bien sûr que nous sommes partout chez nous, la preuve, nous avons tout pris, tout transformé.

Alors il faut commencer par déconstruire le constructivisme. D'abord, en revisitant ce *grand partage* qui serait au cœur de l'ontologie occidentale et que l'on accuse aussi d'être à la racine de la crise environnementale. Or la séparation entre la nature et les humains est ancienne et plus riche que ce qu'en retient le dualisme moderne. Ensuite, en analysant quelques éléments des discours sur *la fin de la nature*, qu'il s'agisse de liquider le concept ou de constater empiriquement la disparition de toute extériorité à l'agir humain. Nous verrons alors comment le champ de la conservation, qui se donne pour mission de protéger la nature, développe en son sein même des processus d'*absorption* de la nature et de sa dissolution dans les sphères technique, économique et informationnelle. Enfin, à rebours des constats de disparition et des dispositifs d'anéantissement, nous redessinerons les contours de *la part sauvage* du monde et nous discuterons les formes qu'elle prend déjà ou qu'elle pourrait prendre demain.

Première partie

## LE GRAND PARTAGE

*L'homme doit péniblement se maintenir entre ces deux abîmes : la totalité cosmique et la totalité sociale ; et c'est ce terme même de nature qui lui indique où est son étroit chemin.*

Bernard Charbonneau<sup>9</sup>

Penser la nature dans sa différence, comme ce qui est irréductiblement extérieur aux affaires humaines, c'est réinvestir, d'une certaine façon, le *grand partage* entre les humains et leurs productions d'une part, le monde naturel d'autre part. Un tel projet est périlleux – faudrait-il dire insensé ? – tant il semble admis aujourd'hui, au moins pour ceux d'entre nous qui se soucient véritablement de la destruction de la nature, que le dualisme hérité des modernes fait partie du problème et ne peut donc en aucun cas en

constituer la solution. Et pourtant, décidée à ne pas trop hâtivement liquider cette vieille nature que nous a léguée la culture occidentale, nous tenterons dans une première partie d'en dessiner à nouveaux frais les contours. Il s'agira, pour commencer, de discuter le concept de « nature », de voir comment il s'articule avec l'idée de *grand partage* et de déterminer les problèmes qu'il soulève immédiatement. Nous survolerons ensuite le parcours historique du concept, de la *phusis* aristotélicienne au grand dualisme de la modernité, afin d'identifier d'éventuels invariants et points de rupture, portant notre attention tout particulièrement sur les rapports d'inclusion et d'exclusion des êtres humains dans leur environnement naturel. L'idée centrale de cette partie est la constance, dans l'histoire de la pensée occidentale, de la reconnaissance d'une altérité radicale du monde naturel, qui précède la forme exacerbée que lui donnera l'anthropocentrisme moderne en adossant à la distinction entre nature et culture une hiérarchie entre humains et non-humains. Nous poursuivrons cet aperçu historique du *grand partage* en soulignant les formes spécifiques qu'il revêt au sein des mouvements de protection de la nature du xx<sup>e</sup> siècle : le préservationnisme et son culte de la *wilderness* ; la conservation des ressources naturelles qui endosse une conception strictement utilitaire de la nature ; puis les approches intégratives fondées sur la notion de « biodiversité » qui s'affranchissent de la séparation entre les humains et la nature. Enfin, nous verrons comment, dans



les interactions concrètes entre les humains et le reste du vivant, c'est au milieu d'un grand bazar bien plus que dans le monde ordonné du dualisme moderne que se distribuent nos valeurs et nos liens avec le monde naturel.



1.

## LE CONCEPT DE « NATURE »

La question qui nous anime dans ce travail est la suivante : « Dans quelle nature allons-nous vivre ? » Or ce n'est pas en premier lieu auprès des scientifiques que nous chercherons une réponse, attendant d'eux qu'ils produisent des modèles susceptibles de prédire l'évolution de climat, les changements d'usage des sols ou encore la modification des aires de distribution des espèces. C'est plutôt auprès de la philosophie que nous entamerons cette enquête : avec quel concept de « nature » allons-nous penser, articuler, orienter notre rapport au monde ?

### **Un terme polysémique**

Le mot « nature » peut désigner des choses bien différentes et, faute de pouvoir en produire ici une analyse historique et philosophique exhaustive, il convient tout de même

d'esquisser un petit panorama des sens les plus communs que peut prendre ce terme, ne serait-ce que pour identifier celui sur lequel nous nous concentrerons par la suite. Au moins trois acceptions du mot « nature » peuvent être distinguées : la nature-totalité, la nature-normalité et la nature-altérité.

La « nature », cela peut être le monde dans son ensemble. Tout ce qui a été, est et sera. Cette acception, centrale dans l'histoire de la philosophie, n'est plus guère usitée de nos jours, mais elle est à l'origine de la *philosophie naturelle*, précurseur des *sciences de la nature*. Dans la scolastique et contrairement aux divisions académiques contemporaines, les sciences naturelles ne se distinguaient pas directement des sciences humaines, mais plutôt de la théologie et de l'éthique. Elles avaient pour objet l'ensemble des phénomènes observables et cherchaient à découvrir les lois de la nature, c'est-à-dire la façon dont va le monde, sans distinction significative entre ce qui relève des affaires humaines et le reste. L'antonyme de cette nature-là est le néant ou le surnaturel. Nous la qualifierons de « nature-totalité ».

La notion de « nature » peut également renvoyer au fonctionnement normal des choses. Ce qui est naturel est alors ce qui est tel que cela devrait être. Cette normalité peut se définir selon deux conceptions différentes : un sens statistique, pour lequel ce qui est naturel renvoie à ce qui est commun, ordinaire, à ce que l'on rencontre souvent ; et un sens fonctionnel, ce qui est naturel étant alors conçu comme ce qui fonctionne comme il faut, ce qui n'est pas perturbé dans son



